Ami du Clergé du 20 octobre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XVI. L'existence de Dieu *(suite)*, 577.
Sur les Epîtres du dimanche. — L. *23e Dim. après la Pentecôte :* Les exemples des saints, 579.
Pour le soir de la Toussaint. — II. L'aide aux âmes du Purgatoire, 581.
Pour la Commémoraison des fidèles trépassés. — I. Les leçons du Purgatoire, 583. — II. Allocution prononcée devant la croix d'un cimetière de village, 585.
Aux Enfants de Marie. — LXXXVII. La visite au cimetière, 587. — LXXXVIII. L'esprit de sacrifice, 588.
Explication du Catéchisme. — *4e Leçon :* Les mystères en général et le mystère de la Sainte Trinité, 589.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XVI

L'EXISTENCE DE DIEU *(suite)*

Mes frères,

Quelles que soient les merveilles que nous ayons déjà rencontrées dans le monde, nous n'avons pas encore terminé notre examen. Je puis même affirmer que nous n'avons encore considéré que des beautés d'un ordre inférieur, celui de la matière. Il en est un dont la perfection dépasse de beaucoup les beautés de la nature : c'est l'ordre des puissances spirituelles. L'âme humaine, qui est esprit, va, elle aussi, nous conduire à Dieu par l'idée de perfection que conçoit l'intelligence, par les aspirations du cœur vers l'idéal et par la notion d'une loi morale que l'homme découvre dans sa conscience. Trois nouvelles preuves de l'existence de Dieu nous sont ainsi offertes, que nous allons examiner.

I

« Pourquoi Dieu, l'être parfait, existerait-il ? » demandent les rationalistes. Nous leur répondons par la question opposée : « Pourquoi Dieu n'existerait-il pas ? » Nos adversaires prétendent qu'il est inutile de recourir à Dieu pour expliquer le monde. Nous avons vu dans notre précédent entretien comment, au contraire, la signature de Dieu était visible partout dans le monde. D'ailleurs, disons-nous avec Bossuet, « pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque ? »

D'ailleurs l'homme trouve dans son intelligence l'idée de l'être parfait. Puisqu'il juge beaucoup de choses imparfaites, c'est qu'il les compare à l'être parfait, sans quoi il n'aurait pas plus l'idée de l'imperfection que celle de la perfection. Il est donc nécessaire que l'être parfait existe, car s'il n'existait pas, il ne serait pas parfait.

Mais, dira-t-on, c'est là une simple idée ne correspondant à aucune réalité. — D'où viendrait donc cette idée ? D'un être imparfait ? Ce n'est pas possible, nous venons de le dire. Donc cette idée vient de l'être parfait lui-même, qui l'a déposée en l'homme pour l'inviter à réfléchir et à découvrir Dieu.

Ces raisonnements, attribués, le premier à Bossuet, le second à S. Anselme et le troisième à Descartes, n'ont pas, je le reconnais, la même valeur que les preuves exposées dans notre précédent entretien. On peut, en bonne philosophie, leur opposer des objections sérieuses. Nos adversaires ne pourront pas nous accuser de mauvaise foi, puisque nous sommes les premiers à mettre en garde contre cette preuve. Nous en avons, d'ailleurs, suffisamment d'autres, solides, à leur présenter.

II

A côté de l'idée d'un être parfait, l'homme trouve en lui une aspiration très forte vers le vrai, le beau et le bien. Pour parler un langage plus simple, nous avons un invincible désir de savoir. Dès sa toute première enfance, l'homme se pose ou pose à autrui une multitude de questions. Le savant cherche à augmenter sans cesse le domaine de ses connaissances, et surtout quand il s'agit de ses origines, de sa fin, de l'au-delà, l'homme est avide de savoir. L'inconnu qui l'entoure de toutes parts lui cause une véritable inquiétude, une vraie souffrance. L'artiste souffre, lui aussi, de ne pouvoir réaliser l'idéal de beauté qu'il a conçu et ses conceptions elles-mêmes lui apparaissent comme inférieures à ce qu'il voudrait. Le désir de perfection morale, lui non plus, n'est jamais satisfait. La volonté connaît les attraits du mal et elle en souffre. Ni la richesse, ni les honneurs, ni les affections ne parviennent à satisfaire le cœur humain. L'homme le plus comblé trouve à toutes ses joies un arrière-goût d'amertume : il les voudrait plus complètes et surtout impérissables. Le cœur humain est torturé par le désir de l'infini.

Or les philosophes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, affirment que les instincts naturels de l'homme sont toujours en rapport avec des objets réels. Le besoin de voir trouve sa satisfaction dans la lumière, le besoin de manger dans la nourriture. Ce serait une dérision que l'oiseau ait des ailes et qu'il ne puisse pas voler, le poisson des nageoires et qu'il ne puisse pas nager. Les tendances naturelles réclament leur satisfaction et elles la trouvent. N'y aurait-il donc exception que pour le besoin le plus sublime et le plus impérieux, le besoin de l'infini ? La raison réclame donc l'existence d'un être infini qui soit capable de satisfaire, sinon, du moins complètement, ici-bas, au moins dans un autre monde, ces aspirations du cœur humain.

III

La conscience, cette voix intérieure qui nous renseigne sur la valeur morale de nos actes, proclame à son tour l'existence de Dieu. Sans doute, la conscience est parfois erronée ; elle présente

comme bien ce qui est mal et réciproquement. Peu importe au point de vue qui nous occupe ; il n'en reste pas moins vrai que la conscience atteste l'existence d'une loi morale, appuyée par une sanction. Or toute loi suppose un législateur et toute sanction exige un juge.

Où donc chercher et trouver le législateur nécessaire ? Les matérialistes et les positivistes, soucieux d'éliminer Dieu de leurs théories, ont cru le trouver dans l'homme lui-même. Dans les premiers temps de l'humanité, disent-ils, l'homme a reconnu et adopté comme bien tout ce qui satisfaisait ses instincts naturels ; il a rejeté comme mal tout ce qui les contrariait : c'était la morale du plaisir. Puis, peu à peu, l'expérience aidant, il s'aperçut que la satisfaction de certains instincts nuisait à sa santé ou à son bonheur, tandis que la lutte contre ces instincts aboutissait à d'heureux résultats. Il modifia donc sa morale dans ce sens : ce fut la morale de l'intérêt. Enfin, il se sentit attiré vers ses semblables à la fois par l'intérêt et la sympathie ; aux morales précédentes vint se substituer la morale de la solidarité. Les lois humaines suivirent cette évolution, en se transformant avec les conceptions nouvelles, fruit de l'expérience. Ainsi la morale se perfectionne sans cesse, grâce aux progrès de l'humanité qui est à elle-même son propre législateur.

Ces hypothèses sont séduisantes, mais elles demeurent incapables d'expliquer la présence d'une loi morale dans la conscience. La morale de la solidarité, qu'on présente comme la plus parfaite, se heurte sans cesse à l'égoïsme individuel. Lorsque les tendances altruistes et l'égoïsme individuel sont en lutte dans une âme, qu'est-ce qui permettra aux premières de triompher ? Qu'est-ce qui les fera apparaître, sans contestation possible, comme le devoir qui s'impose ? — La raison, nous répondon, qui dicte à l'homme ses devoirs envers lui-même, envers sa famille, envers la société, envers la patrie, envers l'humanité.

Cette réponse n'a qu'un tort, c'est de ne pas tenir compte du péché originel qui, en détruisant le parfait équilibre existant chez l'homme à l'origine, a permis aux mauvais instincts de troubler et de faire dévier la raison. Si nous voulons rester sur le terrain de nos adversaires pour qui le péché originel est un mythe, il nous suffit de constater que la raison humaine n'est pas toujours raisonnable et que, sur une question de morale quelconque, les hommes apportent des réponses très diverses, souvent diamétralement opposées. Ainsi l'explication proposée demeure absolument insuffisante et au problème que nous posons : Qui donc a mis dans l'âme humaine cette voix intérieure qui lui commande le bien et lui défend le mal ? il n'y a qu'une solution valable : C'est un législateur qui est supérieur à l'homme et qui a par conséquent le droit de lui commander, c'est Dieu.

La conscience exige que la loi morale soit sanctionnée par des récompenses et des châtiments, faute de quoi elle serait dans bien des cas illusoire. Mais, dira-t-on, il ne faut pas accomplir le bien pour obtenir une récompense, ni éviter le mal par crainte du châtiment ; ce sont là des mobiles indignes de l'homme. Il faut faire le bien parce qu'il est le bien et éviter le mal parce qu'il est le mal. — A quoi nous répondrons, comme tout à l'heure, qu'il y a dans l'homme des instincts égoïstes et sensuels qui l'empêchent de suivre toujours les directives de la raison. Si l'on supprime la sanction, le bien et le mal, la vertu et le vice sont mis sur le même pied, ce qui est contraire à la justice dont la notion est si profondément enracinée dans l'âme humaine. Ne réclamons-nous pas tous les jours une peine pour le criminel et une récompense pour le héros qui a sauvé la vie d'un de ses semblables au péril de la sienne ?

Vous venez vous-même, insisteront nos adversaires, de donner la solution du problème des sanctions. Est-ce que la société ne se charge pas de distribuer récompenses et châtiments : la prison et la guillotine au criminel, les honneurs et les prix au sauveteur ? La nécessité d'une sanction n'exige donc pas l'intervention d'un être supérieur, de Dieu. — Et pourtant, combien de malfaiteurs échappent à la justice ! Combien de braves gens, qui se sont dépensés pendant toute leur vie au service de leurs semblables, meurent sans la moindre récompense, parfois dans la gêne et la misère ! Et les fautes purement intérieures qui demeurent, quelle que soit la vigilance de la justice, dans le secret de la conscience ! Et les actes de vertu cachés, que personne ne connaîtra jamais ! Et les erreurs judiciaires ! Et le parti-pris ! Et les passions humaines ! L'expérience ne prouve-t-elle pas que les récompenses ne vont pas toujours aux plus méritants ?

La justice immanente des choses ne joue pas non plus toujours : il y a des malfaiteurs à qui la chance réserve ses faveurs, alors qu'elle les refuse aux gens de bien. La conscience elle même, qui apporte au criminel sa punition par le remords, est à tel point oblitérée chez certains qu'ils vivent parfaitement heureux malgré leurs fautes.

Non, m. f., il ne peut pas exister de justice parfaite ici-bas. Il faut donc qu'elle s'exerce en un autre monde et qu'elle soit aux mains de Celui qui sonde les reins et les cœurs, qui connaît les intentions et les actes les plus secrets et qui dispose de l'éternité pour récompenser les bons et punir les méchants.

* *

Par une voie différente, nous aboutissons à la même conclusion qu'à la fin de notre dernier entretien : Dieu existe. S'il a voulu déposer, comme dans le monde extérieur, sa signature dans notre âme, n'est-ce pas pour que celle-ci le reconnaisse comme son Maître et lui obéisse, comme lui obéissent les forces de la nature, en observant rigoureusement les lois qu'il a établies ? Offrons-lui donc cet acte d'hommage et de soumission. Loin d'être pour nous une humiliation et une déchéance, ce sera un honneur, car nous aurons

ainsi satisfait aux exigences de notre nature créée, et il n'y a rien de plus grand pour un être que d'atteindre la fin qui lui est assignée. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

L

23e Dimanche après la Pentecôte

LES EXEMPLES DES SAINTS

Mes frères,

En lisant l'Epître de ce jour, on est tout de suite frappé par l'adjuration qui l'inaugure : « Mes frères, soyez mes imitateurs et ayez les yeux sur ceux qui marchent suivant le modèle que vous avez en nous. »

I

Cette phrase insolite voudrait-elle dire, par hasard, que S. Paul va se substituer au Christ et qu'au lieu de suivre les traces du Maître, il faudra se borner à copier les actes du disciple? Tout au moins ne serait-on pas autorisé à penser que la prétention de l'Apôtre à servir de guide universel cadre mal avec l'humilité que doivent cultiver tous les chrétiens, même pontifes et pasteurs?

Loin de nous une pensée pareille. S. Paul qui, en d'autres passages de ses Epîtres, a fait sa confession publique avec la plus humble et la plus admirable modestie, S. Paul qui a voué son existence entière à promouvoir l'avènement du Seigneur sur terre, ne change nullement d'attitude. Ce n'est pas par un vain motif de gloire qu'il se propose, lui et ses frères, comme un modèle à imiter. C'est simplement parce qu'il sait que, si l'on veut cheminer près de lui, on ne risquera point de s'égarer.

Avec la sagesse que lui ont conférée les expériences de ses grands voyages et surtout l'assistance infaillible du Saint-Esprit, il a constaté jusqu'à l'évidence plusieurs choses. Il a vu que, sous des allures pieuses, un certain nombre de chrétiens se conduisent encore secrètement comme les pires ennemis de la croix et du Sauveur. Il a vu ces malheureux courir à leur perte éternelle, et comme il les aime tendrement, il a cherché le meilleur moyen de les rappeler à eux-mêmes et à Dieu. Sans doute, on pourrait tout de suite leur présenter le Christ comme le pur idéal de la perfection. Mais ces pauvres gens qui sont demeurés ou retombés si bas ne vont-ils pas s'effarer, se déconcerter, en se voyant tellement au dessous du niveau où ils doivent remonter? Alors, avec une délicatesse digne d'une mère, l'apostolique Docteur s'ingénie à interposer des points d'appui entre les deux extrêmes, afin que la distance paraisse moins grande et l'effort moins terrible : si vous n'osez imiter directement Jésus, imitez donc au moins ceux qui le servent généreusement; ce premier degré une fois franchi, vous essaierez d'en gravir un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que vous ayez atteint le sommet : tel est le fond de son raisonnement.

Cette argumentation, d'ailleurs, est absolument conforme aux pensées de Dieu sur ses créatures. Sans doute, le bon Dieu a voulu qu'il y eût des saints, afin d'avoir auprès de lui des âmes totalement pures et absolument dévouées qu'il rémunère magnifiquement. Mais, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, les saints ont, en outre, une utilité sociale. Leur exemple indique à la généralité des fidèles comment il faut s'y prendre pour atteindre à la gloire céleste. Leurs prières, plus puissantes que les nôtres, attirent sur l'univers des grâces beaucoup plus précieuses et abondantes. Leur intercession apaise la juste colère du Très Haut. Il n'y a donc absolument rien d'inexact à nous proposer d'agir comme eux. En accomplissant les gestes qu'ils ont faits, nous sommes sûrs de ne pas commettre de faute, puisqu'eux-mêmes se sont modelés sur N.-S. Jésus-Christ.

En définitive, lorsque nous les contemplons afin de les imiter, c'est moins eux que nous apercevons que le bon Pasteur lui-même, entrevu, comme dans un miroir, d'une façon indirecte, mais cependant fidèle. L'Eglise ne s'y trompe pas, elle qui préconise le culte des saints et qui place chacun des jours de notre année sous la protection de l'un d'entre eux. Nous pouvons nous fier sans crainte à ces protecteurs et à ces maîtres : ils savent où ils doivent nous conduire et ils veulent que nous méritions de partager un jour leur bonheur. Pourvu que nous soyons dociles à leurs enseignements, ils nous amèneront à Dieu et nous ouvriront les portes du ciel.

II

Les leçons que nous donnent les saints tendent toutes au même but : nous faire aimer Dieu, et nous sauver. Mais elles sont si variées qu'elles y parviennent par mille voies différentes, de sorte qu'il n'y a pas de situation où l'on ne puisse se conformer à eux. Prenez, par exemple, le plus sordide pécheur de la terre. Irez-vous, tout de suite, lui proposer d'entrer à la Trappe? Ce serait, en principe, aller un peu vite en besogne, quoique en fait les Trappes aient souvent reçu de sublimes convertis. Mais pour ceux qui n'ont pas été soudainement terrassés par l'illumination divine, comme S. Paul sur le chemin de Damas, une gradation s'impose. Afin de leur inspirer confiance, on n'a qu'à leur raconter l'histoire de Marie-Madeleine ou celle de S. Augustin, et bien d'autres de ce genre, dont foisonnent nos annales catholiques.

Si, à l'opposé, vous rencontrez une âme virginale et pure, le moyen de l'encourager ne sera-t-il pas de lui citer S. Louis de Gonzague, ou les deux Thérèse, la grande fondatrice d'Avila et celle qui se plut à n'être qu'une petite Sœur de Lisieux? Entre ces deux positions extrêmes, il y a des nuances infinies.

Mais voici, à la portée de tout le monde, la série presque infinie des vainqueurs qui traversèrent

plus ou moins lentement tous les stades des luttes de plus en plus héroïques. Nous ne les nommerons pas, car il faudrait des heures. Mais lorsque nous aurons besoin de leur appui, nous en trouverons toujours quelqu'un qui aura passé par les mêmes épreuves que nous ou que ceux auxquels nous nous intéressons.

Il y a des saints pour les jeunes gens, les jeunes filles, d'autres pour les pontifes et pour les prêtres, d'autres pour les commerçants et les magistrats, d'autres pour les moines et les religieuses, d'autres pour les vieillards et les infirmes. Quelques-uns ont goûté, dès ce monde, les douceurs de la paix et l'ivresse sacrée des extases ; la plupart ont connu l'aridité, les épreuves les plus crucifiantes. Mais tous ont répondu à l'appel de la Providence et ont avancé dans les voies différentes qui s'ouvraient devant eux.

Les martyrs nous apprennent le courage, les confesseurs la persévérance, les repentis la pénitence, les vierges la chasteté, les missionnaires l'apostolat. Chacun d'entre eux, en observant la loi entière, s'est en quelque sorte spécialisé dans une vertu dominante. Rois ou esclaves, riches ou misérables, acclamés par les multitudes ou honnis comme des malfaiteurs, ils se souciaient peu des contingences terrestres qui accaparent trop notre attention. Leur regard était invinciblement fixé sur leur crucifix, et ils agissaient comme Dieu le voulait, sans se préoccuper d'autre chose que de réaliser parfaitement ce que la Providence attendait d'eux.

Mais surtout n'allons pas nous permettre de penser que les triomphateurs du ciel sont des créatures exceptionnelles, dignes de toute admiration, mais dont nul ne saurait approcher. La réalité est toute contraire. En nous adoptant pour ses fils, en nous conférant sa grâce, le divin Maître nous a donné toutes les possibilités qui concordent avec les vues qu'il a sur nous. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'en chacun de nous on peut trouver l'étoffe d'un saint ; mais cette étoffe, il faut la tailler, il faut la coudre, il faut la draper d'une manière harmonieuse, de façon à en confectionner le manteau royal qui, là-haut, nous revêtira de splendeur.

Evidemment un pareil labeur ne va pas sans difficultés. Mais comme il nous paraîtra plus léger si nous songeons que d'autres l'ont réalisé avant nous et que, du haut du paradis, ils sont prêts à nous aider pour l'accomplir à notre tour ! Au début de leur entreprise, ils ne valaient pas mieux que nous ; plusieurs même valaient moins que nous. Et pourtant ils se sont transfigurés. Pourquoi ? Parce qu'ils ont su vouloir. Ce qu'ils ont fait, qui donc nous empêche de le faire ? S'ils ont dompté leur nature perverse, nous pouvons bien vaincre la nôtre, puisqu'elle est la même et que, nous aussi, nous pouvons compter sur le bon Dieu.

III

L'imitation des saints doit donc être un des grands soucis de notre existence. Pourtant il ne faudrait pas s'engager dans cette œuvre légèrement et sans méthode. La sanctification de notre âme est à la fois une science et un art qui tous deux exigent des connaissances spéciales et des dispositions appropriées. Si le destin auquel sont conviés tous les hommes de bonne volonté, c'est-à-dire l'accès du ciel, est identique, les façons dont chacun doit y atteindre diffèrent presque à l'infini.

La Providence a placé chacun d'entre nous dans une situation différente qui comporte, en plus de l'observance des règles générales, l'accomplissement de certains devoirs d'état. Il est bien entendu que tout le monde doit croire en Dieu, le servir et l'aimer ; mais il est non moins évident que, pour se sanctifier, une moniale cloîtrée n'emploiera pas tout à fait les mêmes méthodes qu'un capitaine de cuirassiers. Or ce n'est point nous qui choisissons notre vocation ou notre carrière : l'homme s'agite et Dieu le mène ; par le jeu de circonstances où le hasard des événements ne fait guère que masquer l'action régulatrice du Très-Haut, nous sommes inclinés à suivre telle voie plutôt que telle autre. Ce que nous avons donc à faire, d'abord, c'est de choisir, entre les milliers de modèles que nous propose l'assemblée des saints, celui ou ceux qui, pour nos cas individuels, seront plus pratiquement imitables. Une fois cette délimitation faite, il ne restera plus qu'à marcher fidèlement sur leurs traces.

Je dis *fidèlement*, car il serait extrêmement dangereux de voltiger capricieusement et sans esprit de suite d'une façon de vivre à une autre. On perd ainsi beaucoup de temps ; on gaspille énormément d'énergie et de grâces sans obtenir de résultat. Et l'on se désespère ensuite en constatant l'inanité de ses efforts. Si nous voulons éviter les échecs déprimants, fixons-nous donc une ligne de conduite bien nette et tenons-nous-y, sans que rien puisse nous en faire dévier. Pour cela, en plus de nos réflexions personnelles, les conseils d'un prudent directeur de conscience nous seront de la plus grande utilité, car nul n'est bon juge dans sa propre cause et des avertissements autorisés nous éviteront de courir vainement à la poursuite des illusions et des chimères.

Nous devons encore mettre à profit les événements qui surgissent, afin de les faire tourner à la gloire de Dieu et à notre propre perfection. Une maladie, une ruine, un deuil, peuvent par exemple, et cela s'est vu bien des fois, devenir l'occasion d'un profit pour notre âme. Cela ne nous fera pas négliger d'agir par notre initiative, car nous resterions trop souvent passifs si nous attendions que le ciel nous apporte lui-même des moyens de sacrifice.

A la lumière des exemples des saints, nous comprendrons mieux la tâche qui nous incombe ; nous nous mettrons donc au travail avec une ardeur qui se renouvellera sans cesse. Et, quoi que nous ayons à faire, nous le ferons en vue du bien et en communion avec le Seigneur. C'est ce que veut dire l'Apôtre lorsqu'il nous affirme que

« notre conversation est dans les cieux. » Converser avec le ciel, c'est apprendre à pénétrer sa pensée et ses désirs par rapport à nous ; c'est ensuite s'appliquer à mettre en œuvre les résolutions qui nous seront ainsi dictées.

Nous sommes tous des candidats à la gloire du paradis : efforçons-nous de nous assurer le maximum de chances de réussite. Animés par le souvenir de nos devanciers, prêts à vivre, autant que nous le pourrons, de la manière dont ils ont vécu, nous pourrons nous affermir dans la douce espérance qu'après leur avoir été unis dans la peine, nous les rejoindrons dans l'immortalité.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

II

L'AIDE AUX AMES DU PURGATOIRE

Dereliquerunt me proximi mei et qui noverant me obliti sunt mei.

Mes proches m'ont abandonné et mes amis m'ont oublié.

(Job., XIX, 14).

Mes frères,

L'existence du purgatoire est un dogme de notre foi appuyé sur la Tradition tout entière, l'enseignement des Pères de l'Eglise et des Conciles, ceux de Trente et de Florence en particulier. « La prière pour les morts, disait S. Jean Chrysostome, est un précepte émané de Dieu, principe de toute charité et de toute miséricorde. »

La raison parle le même langage que la foi, en nous suggérant que ce dogme répond aux exigences de la plus stricte justice. « Si le purgatoire n'existait pas, disait J. de Maistre, il faudrait l'inventer uniquement par raison de convenance, pour ne pas laisser monter au ciel tout d'un trait, à côté de S. Louis et de sainte Thérèse, des libertins qui, pour ne s'être convertis qu'au dernier moment, n'auraient pas eu le temps de faire pénitence. »

Si la bonté de Dieu consent à ne pas traiter en ennemies ces âmes qui, après l'avoir oublié ou renié, se sont repenties au dernier moment, sa sainteté ne lui permet pas de les recevoir dans la gloire tant qu'elles n'ont pas subi la peine temporelle due à leurs péchés.

Par ailleurs, il convient que l'âme, au sortir de cette vie, soit traitée selon ses mérites. Or, observe S. Augustin, il y a sur la terre des âmes si vertueuses et si saintes qu'il ne peut être question pour elles que de récompenses à leur entrée dans l'éternité ; il en est d'autres si perverses qu'elles ne méritent que des châtiments. Mais beaucoup d'âmes ne sont ni aussi coupables que celles-ci, ni aussi parfaites que celles-là. Quand la mort les jette brutalement aux pieds du souverain Juge, elles se trouvent chargées de fautes qui, pour légères qu'elles soient, n'en déplaisent pas moins à Dieu et doivent être effacées par une pénitence expiatoire proportionnée à leur nombre et à leur malice, puisque rien de souillé ne doit entrer au ciel. Ce châtiment ne saurait être l'enfer, qui est réservé au péché mortel ; reste donc qu'il soit le purgatoire.

C'est la cause de ces âmes qui gémissent dans les prisons de la justice divine, que je voudrais plaider devant vous ce soir.

I

Pourquoi l'Eglise nous remet-elle en mémoire le souvenir de nos morts ? Parce que, très renseignée sur nos faiblesses, elle sait qu'une des plus humiliantes infirmités du cœur humain est sa promptitude à oublier.

« Ceux qui me connaissaient m'ont oublié, » disait le saint homme Job. Combien d'âmes, du sein des flammes du purgatoire, pourraient faire la même plainte !

Est-ce à dire que l'on ne pense jamais aux disparus ? Non certes ! n'exagérons pas l'insouciance humaine, déjà si grande. Pendant la semaine des morts, ne serait-ce que par souci des convenances, on parle des absents, on les plaint, on les pleure, on visite leur tombe, on la couvre de fleurs, et après avoir rendu à leur mémoire ces hommages stériles, on croit avoir largement payé sa dette de reconnaissance, alors qu'en réalité on s'est seulement offert une satisfaction d'amour-propre. La présente journée passée, on quitte ses habits de deuil, pour les reprendre au lendemain de la Toussaint prochaine, et l'on retourne avec empressement à ses plaisirs, à ses affaires, ce qui vérifie à la lettre la parole du moraliste : « Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants. »

S. François de Sales avait, de son temps déjà, fait la même remarque : « Nous laissons, disait-il, périr la mémoire de nos morts avec le son des cloches qui ont annoncé leur disparition. *Periit memoria eorum cum sonitu.* » Et nous ne songeons pas que le véritable amour est plus fort que la mort et devrait lui survivre.

Cependant nous avons la foi, nous savons que tout ne finit pas avec la vie du corps. A la mort, nous changeons seulement de manière de vivre, la liturgie nous rappelle cette vérité à la préface de la messe des défunts : « *tuis fidelibus vita mutatur, non tollitur.* » Voilà pourquoi l'Eglise, en présence du cadavre de ses enfants qu'on lui demande de bénir une dernière fois, allume des flambeaux, symbole de la vie.

II

Les motifs qui nous invitent à venir en aide aux âmes du purgatoire sont nombreux et graves. Je voudrais vous signaler les plus importants : la charité, la reconnaissance, la justice et notre intérêt.

La charité nous fait un devoir de nous intéresser à la détresse des âmes du purgatoire : « Si quelqu'un, dit l'apôtre S. Jean, possédant les biens de ce monde, voit son frère dans le besoin et lui ferme son cœur, peut-on dire que la charité demeure en lui ? » Est-ce que la raison qui vaut

pour nous faire aimer les vivants et nous obliger à les secourir s'ils sont dans le besoin, ne s'applique pas aux morts ? En quittant cette terre de misère, ont-ils cessé d'être nos frères ? Retranchés de la société des vivants, ils ne le sont pas de la société des fidèles.

La mort, il est vrai, a rompu les liens de la chair, mais elle a respecté les liens de la grâce et l'âme de nos chers disparus reste unie à la nôtre par les liens d'une même foi et d'une même espérance.

Nous serions d'autant plus coupables de nous désintéresser du malheur des âmes du purgatoire qu'un mouvement spontané de tout notre être nous porte à la compassion, dont on a dit qu'elle nous est aussi naturelle que la respiration. « Quand Dieu créa le cœur de l'homme, dit Bossuet, il y mit d'abord la bonté. » Plus tard, il est vrai, l'égoïsme est venu comprimer les élans de notre générosité naturelle, mais sans y réussir complètement, et nous portons au fond de notre être une inépuisable réserve de charité qui nous incline irrésistiblement vers le malheur. C'est au point que la seule vue d'un pauvre suffit à provoquer nos sympathies et nos largesses.

Si vous me demandez à quel titre les âmes du purgatoire méritent notre compassion, je vous répondrai : parce qu'elles souffrent d'indicibles tourments.

La première des souffrances que l'on endure en purgatoire est la peine du sens.

Analogue à celle que nous éprouvons dans notre chair, elle consiste dans le tourment du feu qui, sans entamer la substance spirituelle de l'âme, s'unit à elle comme un instrument de la justice divine et la fait souffrir horriblement, « *miris, sed veris modis,* » dit S. Augustin. Cette souffrance se prolonge jusqu'à ce qu'ait disparu la rouille du péché.

Sur la nature de ce feu du purgatoire, l'Eglise n'a pas de définition dogmatique, mais de grands docteurs et de grands saints ne craignent pas de nous dire que les effets de ce feu sont terribles, au point que la plus douloureuse des peines de la terre n'égale pas la moindre des souffrances du purgatoire. Quand on songe que ces douleurs peuvent se prolonger pendant des années, comment ne pas être saisi d'une profonde pitié pour les pauvres âmes condamnées à subir cette dure épreuve ?

Et pourtant, m. f., la peine du sens est la moindre des souffrances de l'âme ; la privation de Dieu l'emporte de beaucoup sur toutes ses autres peines.

Sur cette terre, nous avons un effort à faire pour nous représenter ce que peut être la privation de Dieu. L'activité fébrile que nous déployons dans la poursuite de nos rêves de félicité temporelle soulève sous nos pas un nuage de poussière qui dérobe à notre vue les choses de l'éternité. Voilà pourquoi nous n'arrivons que trop facilement à nous distraire de la pensée de Dieu. Il en sera tout autrement dans l'éternité, quand notre âme, dégagée qu'elle sera par la mort des liens de la chair et comprenant enfin que son bonheur n'est qu'en Dieu, voudra s'élancer vers lui, avec une ardeur dont aucune passion humaine ne peut nous donner l'idée.

En purgatoire, ce violent désir de posséder Dieu ne peut pas être réalisé et cet éloignement momentané est pour les âmes qui sont retenues dans la prison de feu, la plus intolérable des souffrances. Souffrir sans rien pouvoir pour abréger ou atténuer sa peine, et cela par sa faute, n'est-ce pas un sort digne de pitié ?

Pour nous exciter à venir en aide aux âmes du purgatoire, le devoir de la reconnaissance s'unit souvent aux obligations de la charité.

Il est bien probable, m. f., que la mort a déjà fait son œuvre dans les rangs de ceux qui nous sont chers, en creusant des vides plus ou moins nombreux au foyer de la famille ou à celui de l'amitié. Comme les voies romaines, la route de la vie est bordée de tombeaux.

Où sont les absents ? Au moment où ils ont quitté la terre, bien que réconciliés avec Dieu, leurs âmes étaient-elles assez pures pour être admises sans retard au séjour des Bienheureux ? Il y a lieu d'en douter, puisque beaucoup de saints ont dû passer par les flammes expiatrices avant d'entrer dans la gloire

Ceux qui entouraient le saint cardinal Bellarmin à ses derniers moments lui faisaient espérer son admission immédiate parmi les élus du ciel sans passer par le purgatoire. — « Pour moi, répondit l'homme de Dieu, je n'ai pas cette espérance. *Ego vero hanc spem non habeo.* »

M. f., parmi les âmes qui gémissent dans les prisons du purgatoire, il en est qui nous ont donné en ce monde plus de joies qu'elles n'en ont reçues de nous. Longtemps nous avons été l'objet de leur amoureuse sollicitude ; elles ne vivaient que pour notre bonheur. Ces êtres qui nous sont chers à tant de titres et à qui nous devons après Dieu tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, ont peut-être quitté la terre avant que nous ayons pu leur témoigner notre reconnaissance. N'est-ce pas pour nous un devoir sacré de leur rendre, dans la mesure du possible, le bien qu'ils nous ont fait, en mettant tout en œuvre pour hâter le moment de leur délivrance ?

Vous avez le cœur trop bien fait pour ne pas comprendre tout ce qu'il y aurait d'ingratitude à rester sourd aux supplications qui montent du purgatoire en cette fête des Morts : « Ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis. *Miseremini mei, vos saltem amici mei.* »

Les obligations de justice s'imposent à nous avec plus de rigueur encore que les devoirs de charité, car il peut arriver que parmi les âmes qui gémissent dans les prisons du purgatoire, il y en ait qui y sont retenues à cause de nous, pour nous avoir trop aimés ou mal aimés, à cause de fautes commises par excès de complaisance ou d'indulgence pour nos misères morales, ou peut-être même à cause de nos mauvais exemples. Bref, il

en est peut être à qui notre vie a été funeste et qui expient des péchés où nous avons une part de responsabilité ; c'est pour nous une obligation de justice de leur venir en aide.

J'ai dit enfin que le souci de nos propres intérêts nous conseille de travailler au soulagement des âmes du purgatoire. Cet acte de charité nous attirera la bienveillance divine et nous procurera de puissants intercesseurs au ciel.

Qui pourrait croire, en effet, que Dieu n'a pas à cœur le soulagement des âmes prédestinées qui souffrent en purgatoire ? Une comparaison va éclairer ma pensée. Quand l'intérêt de vos enfants vous oblige à les punir, vous ne le faites qu'à regret et par devoir ; leurs plaintes vous serrent le cœur. Qu'une personne amie vienne à s'interposer en leur faveur et demande la grâce des coupables, vous êtes tout heureux de l'accorder.

Dieu en agit de même avec les âmes du purgatoire. Sa justice exige qu'il les punisse de leurs moindres fautes, mais sa miséricorde suscite des intercesseurs qui mettent fin au châtiment. De plus, le purgatoire étant une partie du royaume de Dieu, la charité n'y perd pas ses droits. Les âmes qui y sont retenues n'y sont pas privées de la consolation de faire le bien. Leurs supplications sont très puissantes : parce qu'elles souffrent et ne pèchent plus, elles sont doublement aimées de Dieu.

Enfin et surtout personne n'a mieux que ces âmes prédestinées le sens de la reconnaissance. « L'ingratitude n'est jamais entrée au ciel, » disait à sainte Marguerite Marie une âme que ses prières venaient de délivrer du purgatoire. Faisons-nous les anges libérateurs des âmes qui sont retenues dans les flammes expiatrices et elles se feront au ciel nos anges protecteurs.

* *

En résumé, le sort des âmes du purgatoire est infiniment digne d'intérêt. Tous les motifs capables de faire impression sur des cœurs bien nés se trouvent ici réunis : d'un côté un malheur certain, de l'autre des obligations incontestables, enfin de grandes facilités pour satisfaire à ces obligations, puisque toute œuvre qui a pour principe la charité peut, dit S. Thomas, être utile aux âmes du purgatoire.

Offrons donc à Dieu pour nos chers défunts toute la part de nos mérites dont nous pouvons disposer. Celui qui a versé tout son sang pour nous procurer une place dans le royaume du Père qui est aux cieux, est tout disposé à exaucer la prière que nous lui adresserons pour des âmes qui lui sont très chères et qui n'aspirent qu'après le moment de lui être unies pour toujours dans la gloire. Ainsi soit-il.

POUR LA COMMÉMORAISON DES FIDÈLES TRÉPASSÉS

I

LES LEÇONS DU PURGATOIRE

Mes frères,

L'Eglise est une mère : une mère compatissante. Elle veille avec vous au chevet de ceux qui vont partir ; au jour de l'enterrement elle porte le deuil de ceux que vous pleurez ; ses chants se font douloureux comme les lamentations d'une mère près du cercueil de son fils. Sur ses condoléances, même les indigents et les inconnus peuvent compter.

L'Eglise est une mère : une mère consolatrice. Quand l'émotion de ses prières a aidé le cœur à se soulager des larmes qui l'oppressent, elle ouvre les perspectives consolantes de la foi. Elle vous dit : Regardez : ceux qui vous ont quittés n'ont fait qu'entrer dans un monde meilleur, qui n'est pas le royaume de l'oubli ni de l'ingratitude, mais d'où vos morts étendent sur vous leur protection invisible.

L'Eglise est une mère : elle vous a laissés pleurer dans ses bras et elle vous a consolés.

Mais une mère, ce n'est pas seulement la tendresse, c'est encore la vaillance, c'est la mystérieuse union de la faiblesse et de la force, parce que c'est la plus parfaite incarnation de l'amour.

Aussi, m. f., après s'être agenouillée avec vous sur les tombes des trépassés, après vous avoir relevés, consolés par les visions d'espérance que nous donne la foi, permettez que l'Eglise vous dicte aujourd'hui les devoirs que rappelle le dogme du purgatoire Car si vos morts sont entrés dans l'éternité où tout désormais est irrévocable, nous, les survivants, nous restons dans le temps qui nous est donné pour faire le bien : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* (Gal., VI, 10). Si Dieu permettait à nos disparus de se rendre visibles à nos yeux et de nous révéler leur expérience de l'au-delà, voici ce qu'ils nous diraient : 1° pour le *passé ;* — 2° pour le *présent ;* — 3° pour l'*avenir.*

I. — *Pour le passé*

Ce serait un pressant appel à faire pénitence de nos péchés, sans attendre les expiations redoutables du purgatoire.

Comme toute offense, le péché, qui est une offense à Dieu, à ses perfections, à ses droits et à son amour, comporte une réparation.

Sans doute, au pécheur qui confesse ses fautes avec le regret de les avoir commises et le ferme propos de les éviter à l'avenir, Dieu pardonne. Mais l'absolution mystérieuse du prêtre, qui purifie l'âme pécheresse, lui rend l'amitié de Dieu et la relève de la peine éternelle, ne la dispense pas de purger la peine temporelle de ses péchés, c'est-à-dire de faire pénitence, avant son entrée

dans l'éternité. Le devoir d'expier s'impose toujours.

Rappelez-vous le roi David. Egaré par ses passions, il devient adultère et homicide. Quand il se repent, le prophète Nathan l'avertit de la part de Dieu qu'il sera châtié dans son enfant.

Rappelez-vous Marie-Madeleine. Notre-Seigneur lui a pardonné avec un amour si miséricordieux qu'il scandalise le pharisien Simon. Et pourtant la pécheresse repentie se livrera toute sa vie à de telles pénitences qu'on ne l'appellera plus dans la suite des temps que Marie-Madeleine pénitente.

Rappelez-vous Pierre après son respect humain et son reniement devant les potins d'une concierge. Quand le regard du Maître a croisé le sien, Pierre a senti sa honte et regretté sa faiblesse. Mais toute sa vie il pleurera son péché, à ce point qu'au dire de la tradition ses larmes creuseront son visage. Oui, tout péché demande réparation. Le péché du monde a exigé la réparation du Calvaire. La raison s'accorde avec la foi pour admettre en principe ces exigences de ce que les incroyants appellent la « justice immanente », que nous nommons, nous autres chrétiens, la « justice de Dieu ».

Et pourtant n'y a-t-il pas, même parmi les catholiques, surtout à notre époque où tout est organisé pour le confort contre le sacrifice, une certaine mentalité pratique qui regarde la pénitence comme une œuvre de surérogation dont les âmes d'élite, dans le monde ou dans le cloître, ont pris la charge au nom de tous, si bien que la prédication de la pénitence ne semble plus faite pour la chaire de nos églises, mais seulement pour les chapelles de nos couvents ?

Désastreuse illusion d'intelligences chrétiennes faussées par l'ambiance où elles vivent ! Car il est nécessaire de faire pénitence de ses péchés : de ses péchés pardonnés, avant ou après la mort, dans ce monde ou dans l'autre, sur la terre ou dans le purgatoire : c'est justice.

Ah ! m. f., n'attendons pas les expiations d'outre-tombe ! Nous en savons trop la terreur, depuis que nous avons entendu les gémissements de nos morts. Comme le dit le grand martyr S. Cyprien, « il vaut mieux expier ses péchés ici-bas, même par le martyre, que de remettre à le faire dans l'autre vie... »

D'ailleurs l'occasion est pour nous si belle et si facile ! Nous n'aurions qu'à la cueillir, si nous n'étions distraits. Il nous suffirait d'utiliser les inévitables douleurs de cette vie, que nous laissons se perdre, faute d'en savoir le prix.

Quel est donc le cœur que ne visite pas la souffrance ? Un jour ou l'autre la douleur nous serre dans son étau : travail, inquiétudes, deuils ; toujours nous nous trouvons aux prises avec elle.

Au lieu de murmurer, au lieu de geindre toujours, au lieu de ne voir dans ces tristesses que le jeu inexorable de la fatalité, c'est le moment, pour notre foi, de voir dans toutes ces circonstances douloureuses de la vie la conduite de la Providence sur nous, qui nous donne l'occasion de réparer dès ici-bas, de redire le mot du *Pater :* « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » d'accepter le calice avec résignation pour l'expiation de nos péchés passés.

II. — *Pour le présent*

Lieu des dernières expiations, le purgatoire est aussi le royaume des dernières purifications. L'âme juste acquitte ses dettes non encore soldées envers la justice divine et elle achève de se purifier. Avec la peine temporelle due au péché, il enlève les fautes vénielles qui interdisent à l'âme l'entrée de la demeure des saints.

Quelle leçon pour le présent !

Le chrétien pratiquant se défend encore du péché grave. Quand bien même il n'en voit pas directement la malice profonde, il comprend du moins qu'il compromet ses intérêts personnels les plus sacrés. Car ce péché l'expose pour l'éternité, si la mort venait à le surprendre sans qu'il lui soit donné de se repentir.

Mais le péché véniel ! Nos vies sont pleines de ces fautes. Nous n'y prenons même pas garde. Qu'est-ce après tout, sinon faute légère ?

Oui, faute légère, en comparaison de certains crimes et aussi à cause de notre faiblesse ; mais enfin, chrétiens, pour la très pure et très sainte majesté de Dieu, pour son amour, quelle offense ! Les âmes que la grâce et l'amour ont rendues clairvoyantes estiment qu'il n'y a pas de plus grand mal en ce monde que le péché, si léger soit-il. Et n'ont elles pas raison, puisque, à cause de ces péchés, Dieu passe ses saints au creuset purificateur du purgatoire ?

Dieu, qui ne peut laisser la moindre bonne action sans récompense, ne peut pas davantage laisser sans punition la moindre action coupable. Et vous le savez : Dieu ne voit pas seulement le dehors, comme les hommes que nous pouvons tromper, il scrute la pensée même qui nous anime, le mobile qui nous entraîne, les motifs qui nous font agir ; et tout passera par l'épreuve du feu.

Additionnez vos examens de conscience de chaque jour ; grossissez ce total de tout ce que votre regard inattentif n'a pas relevé ; ajoutez-y tous ces mouvements imperceptibles de notre nature mauvaise que Dieu distingue au premier coup d'œil : quelle somme d'infidélités cela représente ! Quelle purification cela exige ! Quelle durée de purgatoire cela nous prépare !

Certes, le Purgatoire ne doit pas nous inspirer des craintes exagérées, puisqu'il est en somme une invention miséricordieuse de Dieu. Pourtant la perspective des maux qu'on y endure doit nous porter à une plus grande délicatesse de conscience. L'âme tiède, endormie, négligente au service de Dieu doit trouver dans cette pensée une raison de sortir de sa torpeur et de revenir à une vie plus fervente.

« Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez plus, » nous dit l'Esprit-Saint. Si la crainte de l'enfer peut nous retenir sur la pente du péché grave, la crainte du purgatoire peut nous garder de nos fautes de chaque jour.

III. — *Pour l'avenir*

Et pourtant, quelque application que nous apporterons au service de Dieu, restons bien persuadés que des fautes encore échapperont à notre fragilité.

L'Ecriture nous avertit que le juste lui-même pèche sept fois par jour, c'est-à-dire qu'il pèche souvent. Dans ces conditions, comment ne pas reconnaître, avec l'Apôtre S. Jacques, qu'il nous arrive à tous de manquer à nos devoirs en bien des points, encore que notre conscience trop large ne nous en avertisse pas : *In multis offendimus omnes*. (Jac., III, 2).

Alors que faire ?

Prévoir l'avenir, nous assurer pour notre purgatoire des bienfaiteurs tout dévoués, nous préparer pour ces jours mauvais l'amitié qui pourra nous secourir. C'est la grande leçon de la parabole de l'économe infidèle. Notre-Seigneur nous prévient qu'on usera à notre endroit de la même mesure dont nous nous serons servis pour les autres. C'est un enseignement qui revient souvent dans l'Evangile. Il mérite d'attirer notre attention.

Si nous voulons qu'après notre mort des âmes de la terre ou des âmes du ciel s'intéressent à nos épreuves de l'au-delà, tandis que nous le pouvons, c'est-à-dire tandis que nous sommes sur cette terre, venons nous-mêmes en aide par nos suffrages à nos frères de l'Eglise souffrante. Plus à plaindre que les pauvres, les mendiants et tous les miséreux de la terre, ils sont, comme tous les misérables de la terre, plus qu'eux encore, les membres souffrants de Notre-Seigneur. Faisons-leur donc la charité et nous ne le regretterons pas plus tard. Quand un jour, comme il est écrit dans l'Evangile (Math., XXV, 35-36), Jésus nous dira : « J'étais malade et vous m'avez visité, j'avais faim et vous m'avez donné à manger..., j'étais prisonnier et vous êtes venu me voir, » et que nous lui demanderons : « Quand donc, Seigneur, vous ai je vu malade et prisonnier ? » il nous répondra : « En vérité, quand vous êtes venu auprès du dernier de mes frères dans sa prison du purgatoire, c'est auprès de moi que vous êtes venu, car ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Bienheureux ceux qui exercent la miséricorde, car il leur sera fait miséricorde !

« Quel avantage de pouvoir se dire : « Il y a une âme là-haut qui m'est, en partie, redevable de son bonheur, une âme que j'ai mise en possession de la béatitude, une âme spécialement engagée à prier pour moi ! » Ne peut-on pas compter cet avantage parmi les grâces du salut, et peut-être parmi les marques de la prédestination future ? Ah ! si Dieu, par une révélation expresse, me faisait connaître dans le séjour bienheureux une âme que j'eusse tirée du purgatoire, et qu'il me la marquât en particulier, avec quelle foi ne l'invoquerais-je pas, avec quelle confiance n'aurais-je pas recours à elle ! Avec quelle ferveur ne lui recommanderais-je pas mon salut éternel ! Or il ne tient qu'à nous d'avoir cette consolation [1]. »

* *

Expiation pour nos péchés passés, plus grande délicatesse de conscience à l'égard des fautes vénielles, création d'amitiés fidèles pour l'au-delà, voilà, pour le passé, le présent et l'avenir, quelques leçons pratiques que nous donne la fête chrétienne des morts en nous rappelant le dogme du purgatoire.

Ne me reprochez pas d'avoir attiré votre attention ce soir sur ces graves leçons, au lieu de vous apitoyer sur vos disparus ou de vous consoler de leur perte. Il est un temps où il faut laisser les morts ensevelir leurs morts. Du reste, leur désir le plus profond est que nous profitions de leur expérience.

Rappelez-vous la parabole du mauvais riche de l'Evangile : Le mauvais riche sous le coup des châtiments de l'au-delà s'écrie : « Père Abraham, je t'en prie, envoie donc Lazare dans la maison de mon père. J'ai en effet cinq frères. Qu'il aille les prévenir, pour qu'eux-mêmes ne viennent pas comme moi dans ce lieu de tourments. » Et la voix d'Abraham lui répond : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent ! » Non, nous n'avons pas besoin que nos morts viennent nous raconter leurs tourments. La foi nous en instruit. Et si nous savons mettre à profit les enseignements de cette foi, vraiment, selon le mot de l'Ecriture, le culte des morts exercera une sainte et salutaire influence sur l'orientation de notre vie : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare*.

II

ALLOCUTION PRONONCÉE DEVANT LA CROIX D'UN CIMETIÈRE DE VILLAGE

Je vous salue, tombes douloureuses où reposent, à l'ombre de la croix, ceux que nous avons aimés ! Vous êtes le vrai livre de notre vie : le livre du souvenir et de l'espérance ; et c'est une sainte et salutaire démarche de venir pieusement vous étudier à genoux.

Là s'apprennent, par l'évidence, la vanité des choses humaines et l'utile emploi du temps ; là se découvre, par la foi, le consolant horizon d'un monde meilleur ; là se mesure par la fidélité du cœur, la force de l'amour et de la charité. Ne retenons point nos larmes : elles honorent notre cœur ; ne les bornons, dit l'apôtre, que par l'espérance.

Les réflexions et les prières que nous devons échanger ce soir, sur le passé de ces chers défunts, se feront quelque jour, avec le même à-propos, sur notre prétendu avenir ; et l'expression de la douleur, répercutée par les mille échos de la charité catholique, s'entendra sans cesse d'un bout du monde à l'autre.

Déjà nos noms propres sont inscrits dans ce champ des morts, avec des dates qui fixent incontestablement cette vérité : que les prémices de

[1] Bourdaloue, Sermon pour la Comm. des morts.

l'existence ne nous garantissent pas plus d'un lendemain que les derniers jours du vieil âge. Un père, une mère, des frères, des sœurs, une partie de nous — la meilleure peut-être — appartient au tombeau.

Dans la saison qui aujourd'hui dépouille la terre, il n'est pas de brise ni de souffle léger qui ne soit assez fort pour détacher la feuille à demi fanée et la rouler sur ce gazon ; de même, en notre vie, chaque heure, chaque mouvement emporte en débris notre être, avec ses peines et ses joies.

Oui, de la vallée solitaire et désolée à ces tombes de nos pères, la transition semble assez douce. Là aussi, les refroidissements de l'enthousiasme qui fut la fleur de leur jeune âge ; les pertes du cœur ou des plus doux fruits de leur maturité ; le dépouillement obligé des personnes et des lieux dans lesquels ils auraient voulu s'enraciner ; les déchirements de destinée ; les rebuts et les ingratitudes, la mort elle-même à moitié chemin de quelque entreprise ne forment-ils pas tout le tableau de leur vie et l'histoire presque achevée de la nôtre ?

I

Ecoutez les voix plaintives qui s'élèvent, ce soir, de ces déserts du tombeau, et dont les paroles sont gravées, presque mot pour mot, sur ces fragiles monuments.

« La mort m'a ravie dans mes plus beaux jours, et le Seigneur que je n'attendais qu'à la fin de la journée, m'a visitée subitement vers le midi. Je suis descendue vivante dans le cercueil, arrachée aux plus tendres embrassements. Pourquoi faut-il que l'insensible mort nous sépare ainsi ?... [1] »

La vie n'a pas de défense, pas même le cœur d'une épouse ou d'une mère, quand il faut descendre au tombeau.

Et cet esprit si animé, ce cœur si vivant, cette tête si brillante de fraîcheur, et toute cette vie qui semblait se communiquer par le regard, est éteinte : la tombe de la jeunesse est devenue aussi muette que celle du vieillard. « Mes jours eux-mêmes, dit ce dernier, se sont écoulés comme l'onde ; voyageur comme mes pères, mes pas ne se sont pas arrêtés. » (Ps. xxi, 15).

Du fleuve on voit fuir le rivage ; et notre vie ne s'étend guère qu'à regarder la rive qui nous enserre et à passer. « Mes biens amassés avec tant de peine, gémit le riche, m'ont échappé tout d'un coup. Cette nuit, on a repris mon âme, et j'ai été trouvé, au matin, les mains vides. » (Luc, xii, 20). Voici que les tombes orgueilleuses elles-mêmes ne renferment rien qu'un peu de poussière. « Le tissu de ma vie, soupire l'heureux du siècle, a été coupé plus rapidement que ne l'est la toile par la main du tisserand. » (Is., xxxviii, 12).

Aux lumières de la foi, pendant cette vie d'une heure, la douleur seule est précieuse ; et la joie, lors même qu'elle est innocente, n'est qu'une illusion bordée de deuil.

Oui, terre, d'ici surtout et en vérité, tu n'es rien !... Ne pensons plus qu'aux cieux ! Les cieux, qu'ils soient notre constant idéal ! Et pourquoi nous attarder ici ? Notre grande affaire en ce monde, c'est d'en sortir...

II

« Jusqu'à quand, s'écrie David, chercherons-nous la vanité ; et pendant combien de temps encore réussirons-nous à nous séduire ?... »

Soulevons, s'il le faut, la pierre même du sépulcre et contemplons la mort sur la face de ceux que nous avons aimés ; les autres nous sont déjà trop indifférents. Voyez cette tête, cet ancien palais de l'âme. La voûte est affaissée, les parois sont brisées, le portique est défiguré. C'était la demeure sérienne de l'ambition et de la beauté, le dôme de la pensée, le séjour animé de l'esprit. La lumière que tamisaient des yeux doublés de velours noir ou faits d'azur est éteinte. Regardez ! C'est par là que passait l'éclair qu'allumait la colère ou l'admiration. C'est là qu'était la fontaine de la douleur et de la pitié. Approchez ! Voilà où la grâce, le charme, les promesses de bonheur étaient étalés. Voilà d'où s'échappaient les soupirs, la joie débordante, le rire sonore... O funestes restes ! Dire qu'il faut de la mémoire pour se rappeler ce qui de vous s'en est allé ! Nous vous ressemblerons, demain.

Oui, cette beauté, que nous exagérons encore à nos yeux, disparaîtra. Elle se changera en cette triste figure que le sépulcre donne à toute la race d'Adam. Bientôt on aura peine à nous reconnaître d'entre nos frères du tombeau. Les larmes de nos amis finiront par se tromper de poussière. Nous n'aurons plus de nom, car celui de cadavre, qui n'est pourtant pas un nom de vanité, ne nous restera pas... Et puis on ne parlera plus de nous. Le monde, même à nos funérailles, n'aura pas un sourire de moins. La bienséance en retardera à peine l'éclosion. En nous amenant ici sous la terre, il retirera à temps sa pensée, pour n'être pas pris avec nous sous ces décombres. Il se distraira avec ce qui vit et s'agite autour de notre immobilité.

C'est fini. En hâte, chacun revient à ses affaires, à ses affections vivantes. Quelque manœuvre jette, en détournant la tête, un peu de terre, terre de silence et d'oubli, et en voilà pour une éternité !

Hélas ! même aujourd'hui où nous nous agitons, si nous pouvions voir la petite place que nous tenons dans le cœur des autres hommes, toujours pleins d'eux-mêmes, nous serions effrayés de notre obscurité : tant notre vie, même actuelle, est déjà morte.

Mais soit. On s'occupe de nous ; notre personne et notre renom tiennent bien tout l'espace que notre œil mesure jusqu'à l'horizon ; c'est dire beaucoup ; et pourtant, il y a des hommes qui ont rempli l'Europe, et dont on ignore aujourd'hui les noms. « Leur mémoire est tombée avec le bruit qu'ils ont fait. » (Ps. ix, 7). La gloire elle-même n'est qu'un mot sonore qui s'affaiblit en descendant dans la postérité.

[1] Paroles tirées de la Sainte Ecriture, Is., xxxviii, 10 ; Ps. li ; Reg., xv, 32.

Qui parle de ceux qui vivaient il y a quinze ans ? Que dis je ? Quinze jours ! On leur a peut-être accordé, dans le cercle étroit de leurs connaissances, avec restriction, un quart d'heure d'éloges, et depuis on s'est tu.

Voyez vous-mêmes si vous vous préoccupez beaucoup de ceux que vous avez connus. Votre mémoire est-elle peuplée comme ce champ lugubre ? Les traits de tant d'êtres aimés ont déserté notre pensée ; notre cœur a pris de nouvelles inclinations, et les morts y sont morts !

Ah ! qu'ils sont rares dans la vie, les jours où, songeant à ceux qui ne sont plus, on s'écrie avec attendrissement : « Qu'ils seraient heureux, s'ils étaient là ! » Hélas ! l'inconstance et l'ingratitude ne patientent même pas toujours jusqu'au cercueil.

Mais encore qu'on penserait à nous, qu'on nous pleurerait, quel bien nous en reviendrait il ?

Tout ce que peut une âme chrétienne, se souvenant de nous, c'est de prier Dieu de nous faire miséricorde. Voyez ce que nous sommes ! La pensée du sage sur notre compte ne se sépare pas de celle de notre néant. Après cela, faisons du bruit, courons, comme les enfants, vers ce qui brille, comptons-nous pour quelque chose.

Que la mort apprendrait aux hommes de secrets ! mais ils passent sans l'entendre ; et la merveilleuse illusion de l'oubli fait aller le monde.

III

L'incertitude même du terme de notre route distrait notre vigilance. Nous ne pensons pas à la mort, parce que nous ne savons pas où la mettre dans les différents âges de la vie. Cependant elle est en vue de tous côtés et vient sur nous à grands pas. Dix-huit cents hommes ont déjà paru devant Dieu depuis que ces *De profundis* et ces *Miserere* ont commencé. Pourquoi ne sommes-nous pas du nombre de ces défunts ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que nous serons surpris. Ce que je sais, c'est que nous sommes aveugles et imprévoyants. Que les autres meurent, disparaissent à jamais, cela n'a rien que d'ordinaire et se voit tous les jours. Les morts, on les regarde porter en terre, on dit même qu'ils vont vite, et on s'y habitue. On endort son âme à l'ombre de leur passé et dans leur héritage. « O insensés ! dit Jésus-Christ, cette nuit même on va demander votre âme. »

Réveillons nous ! Ranimons notre foi, nos espérances et notre charité ! Que nos cœurs soient fixés d'avance où sont les vraies joies, où est la patrie ! Nous ne sommes pas d'ici ; la terre et ses fêtes ne nous regardent pas.

Nous mourons chaque jour. Vivons chrétiennement ! Justes du Seigneur, vous verrez la mort sans crainte. Elle ne sera pour vous qu'un changement d'habitation, et celle que vous quittez est la moindre.

Mourir, disent les saints, est une bonne fortune ; d'ailleurs, ce n'est pas pour longtemps. Nous sortirons de la corruption du tombeau.

Jusque-là, nos espérances sont sans crainte du côté du Seigneur, et si nous étions sûrs de nous, nous pourrions sans effroi nous promettre tout de lui. Mais nous sommes tous pécheurs, mon Dieu ! et vous nous connaissez. Si vous regardez nos iniquités, qui subsistera devant vous ? C'est le temps de montrer, comme le proclame un de vos prophètes, que votre miséricorde dépasse tous vos dons. Ayez pitié de nous ! Entendez, de cette vallée de larmes, nos humbles prières. Ecoutez-les pour ceux de nos frères qui souffrent, loin de vous, dans ces flammes terribles d'où vous n'avez pas, pourtant, banni l'espérance. Donnez leur un lieu de repos et de paix. Ayez égard à des supplications que vous avez demandées vous-même pour eux.

« J'ai cherché, avez-vous dit, au jour de ma justice, quelqu'un qui la désarmât et qui, par ses prières, élevât une muraille entre moi et les coupables. » Rendez-leur tout votre amour. Donnez à leur visage attristé cette joie, ce sourire délicieux que vous leur aviez prêté sur la terre. Recevez de leur cœur, que nous avons connu bon et aimant, ces chants de joie, ces cris d'amour que nous avons entendus nous-mêmes, quand ils ont entrevu votre image ou bégayé votre bonté.

Et vous, amis défunts, parlez par vos vertus, par vos souffrances, par votre souvenir. Notre âme veille aujourd'hui près de vous. C'est votre voix que nous avons reconnue dans cet appel : « O vous, du moins, qui nous avez aimés, ayez pitié de nous. » Le vent du soir qui gémit, le son de la cloche qui pleure dans les airs, le silence et le recueillement qui descendent avec la nuit dans nos âmes, tout donne corps à votre image, tout appelle, en ce moment, nos prières.

Seigneur Jésus, notre frère, notre rédempteur, notre ami, vous qui, pour nous sauver tous, avez goûté la mort même, recevez nos vœux ; ils ont péché, mais votre sang a payé leur dette et ils sont morts en vous invoquant.

Vierge sainte, consolatrice des affligés, secours des chrétiens, reine du purgatoire, ouvrez-leur le ciel.

Requiem œternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXXVII

LA VISITE AU CIMETIÈRE

C'est une piété bien louable de faire chaque dimanche, et spécialement au mois de novembre, une visite au cimetière.

I

Cette visite nous est dictée d'abord par l'affection et la reconnaissance que notre cœur garde pour nos chers défunts. Ne nous ont-ils pas donné tout ce qu'ils pouvaient d'efforts, de dévouement ? Ils furent pour nous des anges de bonté et de sagesse ; ils se sont appliqués à nous diriger constamment dans la voie du bien. Peut être même

parfois, aveuglés par leur amour, ils nous ont accordé ce qu'ils auraient dû nous refuser.

Après cela, nous qui les avons tant pleurés à leur départ, pourrions-nous, dans le lieu d'expiation où ils souffrent pour des fautes, légères sans doute, mais qui doivent néanmoins passer par le feu, pourrions-nous les oublier, les abandonner aux rigueurs de la justice divine et ne pas répondre à leurs plaintes ? Que d'appels montent vers nous ! Que de souffrances et quelle pitié elles inspirent ! En s'élevant de l'abîme il semble que ces voix nous disent : « Chère enfant, sœur bien-aimée, douce amie, nous comptons sur toi ! Qu'il nous tarde d'aller au ciel pour jouir de Dieu ! » Ces âmes, comme à la fin de l'automne les feuilles tombent et la végétation s'arrête, ne peuvent plus mériter. Mais il nous est facile d'intercéder en leur faveur.

La visite au cimetière nous portera à réfléchir. Devant le spectacle de toutes ces tombes, les vanités de la terre nous apparaissent bien ce qu'elles sont : un mensonge. Ce n'est donc pas la peine de nous attacher aux avantages extérieurs, de flatter nos caprices et nos goûts par la recherche des plaisirs coupables. En pensant à la détresse des âmes du purgatoire, nous concevrons une haine profonde pour le péché ; il n'en faudra pas davantage pour nous encourager à ne plus le commettre et à éloigner toute occasion de péril.

Qu'est-ce que la vie ? Hélas ! nous ne sommes pas d'une autre nature que ceux qui dorment sous ces dalles de pierre : nos défunts ne nous ont précédés que d'un jour ; nous les suivons pas à pas, et cette terre que nous arrosons de nos pleurs se rouvrira demain pour recevoir notre dépouille. Il y a des choses qu'on ne dit jamais assez, telle celle-ci : Nous mourrons peut être bientôt. Après notre dernier soupir, on nous enveloppera dans un drap funèbre pour nous coucher dans un cercueil et nous livrer à la corruption du tombeau. O misérable chair que j'idolâtre et dont l'éclat s'évanouira comme une ombre, tu n'es donc rien ! N'est-ce pas ce que proclament, dans notre visite au cimetière, le soir surtout quand la vie s'éteint dans la nature, ici un simple tertre de gazon, là une tombe chancelante à laquelle s'accroche un brin de lierre, ou ce lourd granit sous lequel reposent des êtres tendrement aimés ? Après celui de la maison de Dieu, est-il ici-bas pèlerinage plus sanctifiant et qui nous rappelle mieux la pensée de l'éternité ?

II

Oui, penser au salut de notre âme, voilà surtout ce que doit nous inspirer une visite au cimetière. Le chemin qui nous reste à parcourir dans la vie n'est que l'espace d'une soirée. Beaucoup, même à votre âge, n'ont aucun souci de leur âme. Plus tard, disent-elles ; aujourd'hui, c'est l'heure des amusements et des plaisirs ! Vous oubliez qu'il tombe plus de fleurs au printemps qu'on ne recueille de fruits en automne.

« Plus tard ! quand les années seront venues, et avec elles le calme et le repos ! » On se berce ainsi d'un fol espoir, sans compter qu'un jour le temps nous manquera, que si Dieu a ses moments de libéralité, il y a une mesure qu'il ne dépasse point. Peut être bientôt nous faudra-t-il dire comme Jonathas : « *Gustavi paululum mellis, et ecce morior*. J'ai goûté un peu de miel et voici que je meurs. » (I Reg., XIV, 43).

Notre vie est chose extrêmement fragile. Le plus sage est donc de prêter l'oreille, en visitant le cimetière, à la voix qui s'échappe de toutes ces tombes et qui est celle de l'Evangile : « Préparez-vous... Soyez toujours prêts... » Le salut de notre âme, auquel jusqu'ici nous avons pensé si peu, doit être notre premier souci. A quoi bon tout le reste ? *Quid prodest ?* A quoi bon toutes les futilités mondaines ? A quoi bon les plaisirs ? A quoi bon la fortune ? A quoi bon les honneurs, si on vient à perdre son âme ? Qu'importe la gloire ou l'obscurité, la richesse ou l'indigence, la joie ou la douleur, puisque tout cela n'a pas de lendemain ? Ce qui importe, ce sont les choses, les œuvres qui subsisteront dans un monde éternel. Encore une fois, que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? (Luc, IV, 25). Travaillons et accomplissons le bien tandis que nous en avons le temps, car viendra bientôt la nuit dans laquelle on ne peut plus rien faire. (Gal., VI, 10).

* *

Je vous livre, en finissant, une perspective encourageante, qui peut devenir la vôtre. Je voudrais que vous puissiez vous dire : « Il y a une âme dans le ciel qui aujourd'hui est en partie redevable de son bonheur à ma prière et qui sera spécialement engagée à prier pour moi. » N'est-ce pas là une marque de prédestination future ? Et si Dieu, par une révélation expresse, nous faisait connaître cette âme dont nous avons hâté le départ du purgatoire, ne serait ce que d'une heure, avec quelle confiance nous invoquerions sa médiation puissante !

LXXXVIII

L'ESPRIT DE SACRIFICE

L'esprit de sacrifice, c'est-à dire l'acceptation de ce qui gêne, a été la caractéristique de tous les saints. Tous ont compris cette parole de l'Evangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » (Marc, VIII, 34).

I

Avec le pli des habitudes prises, avec une volonté effrayée devant la perspective de l'effort, on méconnait facilement l'esprit de sacrifice ; celui-ci n'en est pas moins nécessaire. Une jeune fille qui le possède est préparée à tous les devoirs, à toutes les peines, à toutes les immolations. Rien ne l'arrêtera dans la vie. Elle saura l'envisager sous son vrai jour et comme une préparation, un apprentissage à une vie meilleure.

De fait, la vie chrétienne est un perpétuel renoncement. Le bonheur sans mélange n'est pas de ce monde, où tout ciel a ses nuages, toute rose ses épines, toute joie ses amertumes. Et quand les

personnes et les choses semblent toujours sourire, ce n'est qu'en apparence.

Nous avons nos défauts ; surtout à votre âge où on est facilement léger, inconstant, frivole. C'est l'esprit de murmure, la colère, la vanité, la jalousie entre compagnes, même entre sœurs. Parce que Jacob donna à Joseph un vêtement plus beau, ses frères en furent attristés et la division se mit dans la famille. Hélas ! que de fois cela ne s'est il pas renouvelé ! Or le courage qui s'impose pour combattre nos petites passions, régler notre cœur, notre esprit, notre caractère, dérive de l'esprit de sacrifice. L'obscur petit sacrifice, a-t-on dit, est le plus grand de tous les sacrifices, lorsqu'il est soutenu et renouvelé avec une pleine résignation.

Ne serait-ce que dans notre existence personnelle avec ses moments difficiles, il y a tant de circonstances où il faut faire acte d'abnégation intérieure ! De tout cela, si nous avons l'esprit de sacrifice, nous ne laisserons rien perdre, pas même une légère indisposition, « pas même, dit S. Augustin, une névralgie ». Et il pouvait bien nous le dire, lui qui, malgré des maux de tête très douloureux, n'en continua pas moins d'admirables travaux.

II

Les occasions de faire des sacrifices naissent sous nos pas. Nous commencerons la journée en nous levant à une heure déterminée, par un acte de volonté que Dieu bénit. Dans nos repas, nous nous appliquerons à pratiquer quelque retranchement, si minime soit-il. Nous modérerons nos goûts de frivolité et de luxe. Dans nos rapports de famille, nous nous efforcerons d'apporter la douceur et la bonté. Avec une situation humble, active comme la nôtre, il nous suffit, pour pratiquer l'esprit de sacrifice, d'être fidèle aux plus humbles devoirs. Ce n'est pas de mourir tout d'un coup pour lui que Dieu nous demande, c'est de mourir chaque jour, *quotidie morior,* comme dit l'Apôtre S. Paul. Or le secret de cette immolation quotidienne, je viens de vous le dire, c'est de savoir consacrer à Dieu son esprit, son cœur, ses forces, tout ce que l'on est, tout ce que l'on a et tout ce que l'on fait, jusqu'aux moindres œuvres.

Sous l'impulsion de l'esprit de sacrifice, une jeune fille chrétienne saura toujours opposer à l'épreuve une âme ferme ; elle saura, s'il le faut, et à l'exemple des saints, se laisser moudre comme le blé sous la meule ou fouler aux pieds comme le raisin dans le pressoir. Elle profitera de l'épreuve pour se détacher de plus en plus de ce monde. « Il s'échappe continuellement du Cœur de Jésus, dit sainte Marguerite-Marie, un double flot : l'un de miséricorde pour les pécheurs, afin de répandre en eux l'esprit de pénitence ; l'autre d'amour et de lumière pour les âmes parfaites qui veulent suivre Jésus dans les sentiers du sacrifice et donner à leur vie une progression ascendante. »

Combien il faut plaindre une jeune fille privée de l'esprit de pénitence ! Elle ne sait plus apprécier les choses terrestres à leur juste valeur ; sa volonté n'aura aucun ressort pour la pratique de la vertu ; tout lui pèsera : la prière, l'obéissance, le travail ; ne trouvant pas le courage de s'imposer une privation, elle aura en horreur ce qui gêne, ce qui répugne. En un mot, elle sera du monde, et la façon d'agir du monde n'est-elle pas de se ménager le plus de jouissances possibles ? N'en soyez pas là ; mais quand il vous arrive quelque chose de fâcheux, offrez aussitôt votre peine au Seigneur, vous conformant à sa sainte volonté ; accoutumez vous à répéter toujours dans les mille contrariétés de la vie : « C'est la volonté de Dieu ; c'est aussi la mienne. » Les actes de résignation sont les actes d'amour que Dieu préfère, qui plaisent le plus à son Cœur, lorsque nous nous abandonnons à lui, comme les saints, par une habitude continuelle de renoncement et selon son bon plaisir.

* *

Si un grain d'encens brûlé dans le temple suffit pour l'embaumer, un acte de résignation offert à Dieu, de temps à autre, assure à notre vie un parfum de vrai mérite. « Oh ! qu'une âme peinée et résignée est agréable à Jésus, lorsqu'elle fait tout ce qui est en elle pour ne se rendre coupable d'aucune infidélité volontaire ! Et pourtant ne vous inquiétez pas si vous en commettez ; le médecin est là pour les guérir Il suffit que vous persévériez dans son amour. » C'est au jour même de sa mort que Marie-Eustelle, « l'ange de l'Eucharistie, » prononçait ces belles paroles. Puissions-nous en faire l'application à chacun de nous !

EXPLICATION DU CATÉCHISME

4e LEÇON

LES MYSTÈRES EN GÉNÉRAL ET LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

§ 1er. — Les mystères en général

Q. 30. — *Qu'est-ce qu'un mystère ?*

R. — *Un mystère est une vérité révélée de Dieu, que nous devons croire quoique nous ne puissions pas la comprendre.*

Vous avez déjà rencontré un aveugle. Il y a des choses que l'aveugle ne peut pas connaître directement, comme nous, parce que ces choses ne peuvent être connues que par la vue, qui fait défaut à l'aveugle. Telles sont la lumière, les couleurs. Sans doute l'aveugle essaie de remplacer la vue qui lui manque par d'autres sens, surtout par le toucher ; mais celui-ci ne pourra jamais le renseigner sur la couleur d'un objet. Les formes elles-mêmes lui échapperont souvent parce que l'objet a une taille qui ne permet pas de le palper. Comment connaître par le toucher les grandes montagnes comme les Alpes ou les édifices très élevés comme une cathédrale ? Je sais que l'on exécute des reproductions minuscules de ces objets, précisément à l'usage des aveugles ; mais ces reproductions ne donneront jamais qu'une idée incomplète de l'objet lui-même : l'ensemble

majestueux des Alpes, leur végétation si variée, les couleurs si changeantes dont elles se parent au soleil levant ou couchant resteront toujours pour l'aveugle quelque chose d'assez vague, qu'il ne comprendra pas parfaitement.

Avons-nous bien fait, nous qui voyons et qui nous intéressons au sort de l'aveugle, d'essayer de lui donner une connaissance de ces objets? Certainement. L'aveugle aurait-il raison de rejeter nos explications et notre témoignage, sous prétexte qu'il ne peut se rendre compte par lui-même, sans le secours d'autrui? Evidemment non. De même, il y a des vérités que l'homme ne peut comprendre, parce que son intelligence est bornée, mais que Dieu, dont l'intelligence est infinie, comprend parfaitement. Ces vérités, Dieu va nous les faire connaître, c'est-à-dire nous révéler leur existence, sans cependant nous les faire comprendre, puisque cela ne se peut pas, pas plus que vous ne pourrez faire voir la lumière et la couleur à un aveugle, qui pourtant en connaît, grâce à vous, l'existence.

Vous comprenez maintenant la sottise des hommes qui disent : « Je ne crois que ce que je comprends. » Nous allons nous rendre compte, au contraire, que la croyance aux mystères est tout à fait raisonnable.

Q. 31. — *Les mystères sont-ils contraires à la raison?*

R. — *Non, les mystères ne sont pas contraires à la raison, mais au-dessus d'elle.*

La raison a été donnée par Dieu à l'homme pour lui permettre de connaître, c'est-à-dire de savoir que telle chose existe et quelle est sa nature, et de comprendre, c'est-à-dire de savoir pourquoi et comment cette chose existe. Ce n'est pas, nous le savons, le seul moyen de connaître; l'homme peut encore connaître par le témoignage, c'est-à-dire parce que quelqu'un lui affirme l'existence de tel objet ou de telle vérité. Le témoignage des hommes est faillible, car tout homme, si savant et si prudent soit-il, peut se tromper; le témoignage de Dieu est infaillible : Dieu ne peut pas se tromper. L'homme peut mentir; Dieu ne peut pas mentir. Le témoignage (ou la parole) de Dieu est donc un second moyen pour l'homme de connaître. Il est plus sûr que la raison, puisque celle-ci, étant imparfaite, peut se tromper. En tout cas, ces deux moyens de connaître, raison humaine et parole divine, venant tous deux de Dieu, ne peuvent être en contradiction entre eux, c'est-à-dire que la parole de Dieu ne peut pas nous apprendre des vérités contraires à la raison.

S'il y a une contradiction entre ce que nous apprend la raison et ce que Dieu nous enseigne, c'est que la raison s'est trompée. Votre maître vous a donné un problème d'arithmétique à résoudre. Vous apportez votre solution; il apporte la sienne : vous n'êtes pas d'accord. L'un de vous deux s'est trompé. En examinant de nouveau votre travail, vous constatez que vous avez mal raisonné, ce qui a amené une solution fausse. Vous reconnaissez votre erreur et vous acceptez la solution du maître. Ainsi devraient agir les hommes quand leur raison n'est pas d'accord avec la parole de Dieu. Mais c'est humiliant d'avouer qu'on s'est trompé; aussi beaucoup ne veulent pas l'avouer, étant ainsi plus déraisonnables qu'un simple écolier.

Les mystères ne sont donc pas contraires à la raison; ils sont seulement au-dessus d'elle. C'est être orgueilleux que de ne pas accepter les mystères; l'orgueil, c'est le péché de Lucifer, qui voulut se faire l'égal de Dieu. L'humilité, c'est la vertu de prédilection de Jésus, qui s'est fait volontairement l'égal de l'homme pour nous sauver. Soyons toujours humbles en nous soumettant à la parole de Dieu et à l'enseignement de l'Eglise qui nous la fait connaître.

Q. 32. — *Pourquoi devons-nous croire les mystères?*

R. — *Nous devons croire les mystères parce que Dieu, qui les a révélés, ne peut ni se tromper ni nous tromper.*

Dieu est infiniment parfait; il ne peut donc se tromper ni nous tromper, car se tromper est une imperfection et tromper les autres est un péché. En Dieu il ne peut y avoir ni imperfection ni péché. C'est donc un acte tout à fait raisonnable que de croire les mystères qui nous sont révélés par Dieu. Mais l'homme ne doit pas commettre d'actes déraisonnables; il doit donc croire les mystères proposés à sa foi par l'Eglise au nom de Dieu.

De plus, croire les mystères est un acte méritoire, c'est-à-dire un acte qui mérite une récompense, puisque c'est un acte de soumission à Dieu et un hommage rendu à sa parole infaillible. Cette récompense méritée par la foi pourra nous être accordée par Dieu dès ici-bas sous forme de grâces, mais elle nous sera accordée surtout dans l'autre monde : ce sera le bonheur du ciel.

Q. 33. — *Y a-t-il des mystères ailleurs que dans la religion?*

R. — *Oui, il y a des mystères ailleurs que dans la religion; la nature elle-même est remplie de choses que nous ne comprenons pas.*

Un jour, le P. Lacordaire, célèbre prédicateur dominicain, se trouvait à table dans un hôtel à côté d'un commis voyageur qui prenait plaisir à attaquer la religion pour mettre, du moins le croyait-il, le religieux dans l'embarras. On venait de servir une omelette bien dorée et le commis-voyageur en avait pris plus que sa part. En passant le plat au P. Lacordaire, il crut bon d'apostropher celui-ci : « Moi, dit-il, Monsieur, je ne crois que ce que je comprends. N'est-ce pas raisonnable? — Monsieur, répondit le Père, en recueillant les débris de l'omelette que l'autre avait bien voulu lui laisser, comprenez-vous comment le feu fait fondre le beurre et durcir les œufs? » L'homme fut bien obligé d'avouer qu'il ne le savait pas. — « Ce qui ne vous empêche pas, répar-

tit le P. Lacordaire, de croire fermement aux omelettes ! »

Il y a dans la nature une quantité de faits que nous ne comprenons pas. Ainsi nous savons que le pain que nous mangeons se transforme en chair et en sang, mais nous ne comprenons pas comment se fait cette transformation. Les savants vous expliqueront, sans doute, que le pain est attaqué par les sucs provenant des glandes salivaires et des glandes de l'estomac. Mais cette explication reste insuffisante. Comment une matière morte, du pain, devient-elle quelque chose de vivant, la chair et le sang de l'homme qui a mangé le pain, voilà ce qu'on ne nous dit pas. Comment le grain de blé qui pourrit en terre peut-il donner naissance à un germe et à une nouvelle plante ? Qu'est-ce exactement que l'électricité ? Pourquoi la foudre provoque-t-elle des effets si divers et si déconcertants ? Nous ne le savons pas. Puisqu'il y a des mystères dans la nature, quoi d'étonnant qu'il y en ait aussi dans la religion ? Nous ne comprenons pas les mystères de la nature, nous y croyons cependant. Ainsi devons-nous croire les mystères de la religion, bien que nous ne les comprenions pas.

Q. 34. — *Quels sont les principaux mystères de la religion ?*

R. — *Les principaux mystères de la religion sont le mystère de la Sainte Trinité, le mystère de l'Incarnation et le mystère de la Rédemption.*

On dit que ce sont les principaux parce que tous les autres s'y rapportent ou en dérivent. Nous étudierons en détail chacun de ces trois mystères. Disons dès maintenant que le premier considère Dieu en lui même, le deuxième le Fils de Dieu devenu homme sans cesser d'être Dieu et le troisième les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu pour le salut du monde. Ces trois mystères nous sont enseignés par le Symbole des Apôtres.

---

§ 2. — Le mystère de la Sainte Trinité

Q. 35. — *Qu'est-ce que le mystère de la Sainte Trinité ?*

R. — *Le mystère de la Sainte Trinité est le mystère d'un seul Dieu en trois personnes distinctes.*

Les incrédules prétendent que c'est là une absurdité, parce que trois ne pourra jamais égaler un. Mais le bon Dieu ni l'Eglise n'ont jamais enseigné cela. Ils nous disent qu'il y a en Dieu trois personnes, c'est-à-dire trois êtres intelligents et capables d'agir, qui sont distincts les uns des autres, et une seule nature ou substance, la substance ou nature étant ce qui fait qu'un être est ce qu'il est ; par exemple la nature ou substance du pain, c'est ce qui fait que le pain est pain et non pas viande.

Vous allez pouvoir vous faire une idée de la Sainte Trinité grâce aux comparaisons que voici. Regardez votre main : sa substance est faite de chair, d'os et de sang. Dans toute votre main, c'est bien la même substance faite de chair, d'os et de sang. Donc il n'y a dans votre main qu'une substance. Cependant vous y comptez cinq doigts, distincts les uns des autres : le petit doigt n'est pas le pouce, ni le majeur l'index ; une seule substance, cinq doigts différents. — Je parle en ce moment : un seul son sort de ma bouche; cependant il arrive aux oreilles de chacun de vous. — Le soleil comprend une masse faite de matière, de la lumière et de la chaleur. — Prenez une mèche formée de trois fils tressés ensemble : les trois fils brûlent et cependant ne donnent qu'une seule flamme. — Dans un triangle équilatéral, il y a trois côtés égaux et cependant un seul triangle. — Chacun de vous est capable de comprendre ce que j'explique en ce moment, et aussi d'aimer Dieu, son père, sa mère, ses frères et sœurs. Comprendre et aimer sont deux choses différentes et cependant chacun de vous ne forme qu'un seul être.

Nous pouvons ainsi nous faire une idée de la Sainte Trinité, sans cependant la comprendre. S. Bernard dit que chercher à approfondir le mystère de la Sainte Trinité est une dangereuse curiosité. En effet, puisque Dieu n'a pas voulu que nous le comprenions, essayer de le comprendre, c'est commettre un péché d'orgueil qui mérite une punition. S. Augustin se promenait un jour sur le bord de la mer en réfléchissant à ce mystère et en essayant de l'approfondir. Il rencontra un petit enfant qui transportait dans une coquille de noix de l'eau puisée dans la mer pour aller la verser dans un trou qu'il avait creusé dans le sable. « Que prétendez-vous faire ? lui demanda S. Augustin. — Je prétends faire passer toute l'eau de la mer dans ce trou, répondit l'enfant. — C'est impossible ; vous voyez bien que ce trou est trop petit et que la mer est bien trop grande. — Vous pensez donc que je n'y parviendrai pas ? Eh bien ! il ne vous est pas plus possible à vous de faire entrer le mystère de la Sainte Trinité dans votre esprit qu'à moi de faire passer toute l'eau de la mer dans ce trou. » C'était un ange qui avait pris la forme d'un enfant pour donner cette leçon au grand Docteur de l'Eglise.

Q. 36. — *Quelles sont les trois personnes de la Sainte Trinité ?*

R. — *Les trois personnes de la Sainte Trinité sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit.*

Il y a en Dieu trois personnes distinctes. La première donne naissance à la seconde ; aussi nomme-t-on la première Père et la seconde Fils. On se ferait cependant une idée fausse si l'on croyait que, comme cela arrive chez les hommes, le Père est plus ancien que le Fils. Le Père donne naissance au Fils de toute éternité, aussi n'est-il pas antérieur au Fils. C'est là précisément l'un des points obscurs du mystère. Du Père et du Fils procède la troisième personne, le Saint-Esprit. Comment cette troisième personne procède-t-elle des deux premières ? Nous ne le comprenons pas. Là encore est le mystère.